

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 10 MAI 1890

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—J'attends, par Chs-M. Ducharme.—Jeux de salon.—Poésie : A l'amour, par Frid Olin.—M. Chapman, par Jean-Bte Bérard.—Nos gravures.—Les salles d'armes à Montréal, par E.-Z. Massicotte.—Coup de billard (avec dessin), par Vignaux.—Poésie : Souvenir des sucres, par J.-W. Poitras.—A l'étranger, par S. du Larcy.—Un souvenir du passé, par Ed Aubé.—Les écrivains de toutes les littératures : Le comte de Falloux, par Chs Simond.—Un monument national à Ottawa, par N. Durand.—Primes du mois d'avril.—Carnet de la cuisinière.—Notes historiques.—Feuilletons : Famille-Sans-Nom (suite), par Jules Verne ; Le Régiment (suite).

GRAVURES : Portrait de Madame Albani.—Portrait de M Fd Lereau.—Mexique : Côté ouest de la place Del Palacio, à Mexico.—Portrait du comte de Falloux.—Gravure du feuilleton de la Presse.—Gravure de notre feuilleton.

## Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

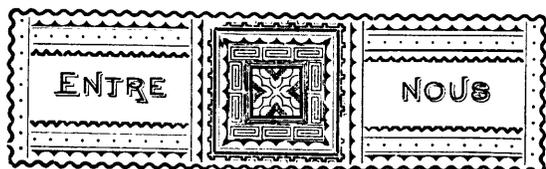
1re Prime	-\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
88 Primes, à \$1	88
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## A NOS CORRESPONDANTS

Nous prévenons encore une fois nos correspondants que tous les manuscrits ne portant pas une signature responsable pour la rédaction seront impitoyablement jetés au panier.

On comprendra facilement la nécessité de cette mesure quand on saura que bon nombre de correspondants anonymes nous expédient comme étant de leur cru et absolument inédite de la prose ou de la poésie *plagiée* çà et là dans nos recueils littéraires.



DECOUVRIR une mine, l'acheter pour un morceau de pain, la revendre très cher, faire fortune sans mal ni douleur, quel rêve !

Ce rêve, plus d'un d'entre nous l'a fait maintes fois, et j'en sais même plusieurs qui le poursuivent avec acharnement depuis nombre d'années.

Peut être réussiront-ils.

La découverte de l'or, en 1846, je crois, sur les bords de la rivière Gilbert, dans la Beauce, a créé un certain émoi dès le début, puis le calme s'est fait et la fièvre a repris trente ans plus tard, vers 1876, alors que plusieurs compagnies se sont formées. Depuis, les affaires vont assez bien, sans atteindre les chiffres de la Californie et de l'Australie, mais il est probable qu'avec des capitaux elles pourraient devenir très brillantes.

Plusieurs compagnies ont fait fortune depuis quinze ans en exploitant les mines de phosphate et aujourd'hui même, l'amiante de première qualité

qui valait quatre-vingt piastres la tonne il y a six mois, est coté à deux cents piastres.

Le fer, le cuivre, sont très abondants, mais de tous les minerais recherchés depuis les quelques années que l'attention publique a été attirée sur nos richesses minières, le plus mystérieux, que l'on affirme cependant exister dans la province de Québec, est le cinabre ou sulfure de mercure.

C'est le minerai parfois violet, rougeâtre, brun ou gris dont on extrait le mercure, le seul métal liquide, comme vous le savez, et qui a une grande valeur.

Y a-t-il du mercure dans notre province ?

\* \* Il y a quelques années, un de mes amis, M. Jeantet, était ingénieur de la compagnie française des phosphates de Buckingham et, si vous l'avez connu, vous savez que cet ancien élève des écoles polytechniques et des mines de Paris est un homme sérieux et ayant des connaissances techniques très étendues.

Il voyage actuellement en Océanie, chargé d'une mission scientifique du gouvernement français.

Un soir, en revenant de Montréal, il demanda à l'hôtelier chez lequel il demeurait, si personne n'était venu le demander pendant son absence.

—Oui, fit le patron, un homme est venu pour vous voir. Il avait une pierre qu'il disait avoir trouvée sur sa terre et voulait vous la montrer. Il a paru très peiné de ne pas vous trouver.

—Une pierre, du phosphate sans doute ?

—Je ne sais pas, mais, au fait, il l'a laissée sur mon comptoir, je vais vous la chercher.

Il descendit et remonta bientôt porteur d'un caillou rougeâtre qu'il remit à l'ingénieur.

Jeantet l'examina un instant, (le caillou, pas l'hôtelier) et s'écria aussitôt :

—Mais, c'est du cinabre, du mercure ! enfin, je le tiens donc, ce minerai dont on m'a tant parlé. Pardieu, voici un habitant dont la famille a un avenir assuré. Où est-il cet habitant ?

—Je n'en sais rien, monsieur, il a dit qu'il devait partir au plus tôt et je crois qu'il a quitté le village le soir même.

—Comment était-il cet homme ? Donnez-moi donc son signalement ?

—Pas trop grand, pas trop petit, ordinaire. Pas trop gras, pas maigre, un homme de moyen poids.

—Habillé... comment ?

—En étoffe du pays, un vieux chapeau....

—De la barbe ?

—Peux pas vous dire ; peut-être que bien, peut-être que point....

Muni de renseignements aussi positifs, Jeantet s'endormit sur les deux oreilles, en se disant qu'il retrouverait certainement son homme, et la nuit se passa pour lui en rêves de bois sans fin arrosés de chutes et de fleuves de mercure dont chaque gallon se changeait en cascade de pièces d'or.

Il partit le lendemain matin à l'heure où

Déjà l'aube du jour, s'éloignant par degrés  
Brise ses rayons d'or sur les flots azurés....

A un mille du village, il prit langue et fut informé qu'un homme répondant exactement au signalement de l'habitant au cinabre était passé la veille, à la brunante, se dirigeant vers le nord.

Il se lança sur cette piste.

Cinq milles plus loin on avait vu un individu du même type allant à l'ouest.

Jeantet tourna la tête de son cheval vers l'occident et arriva à un village. Là, l'homme au caillon avait repris la route du nord, et alors commença pour l'ingénieur une odyssée de deux mois par monts, par bois, par vaux, par terre et par eau.

Ce qu'il en eut de milles dans les jambes, le pauvre cheval, ce que Jeantet fit de portages et de voyages en canot, après avoir laissé sa bête au dernier village, est quelque chose d'impossible à narrer.

\* \* Partout on avait vu l'habitant ni grand, ni petit, ni maigre, ni gras, revêtu de la même étoffe du pays tant recommandée par le grand Papineau, mais cet homme voyageait si vite que c'était à croire au Juif errant égaré au Canada, et Jeantet se rappelait avec effroi ces couplets de la vieille complainte :

Messieurs, je vous proteste  
Que j'ai bien du malheur ;  
Jamais je ne m'arrête,  
Ni ici, ni ailleurs ;  
Par beau ou mauvais temps,  
Je marche incessamment.

Je traverse les mers,  
Les rivières, les ruisseaux,  
Les forêts, les déserts,  
Les montagnes, les coteaux,  
Les chemins, les vallons ;  
Tous chemins me sont bons.

Je n'ai point de ressource  
En maison ni en bien ;  
J'ai cinq sous dans ma bourse,  
Voilà tout mon moyen !  
En tous lieux, en tout temps,  
J'en ai toujours autant.

Ce qu'il y avait de plus étrange dans cette poursuite, c'est qu'en tous lieux, l'homme au capot d'étoffe du pays, offrait de payer son écot, et avait bien être un *six sous* marqué à l'effigie de la reine Victoria, à moins que ce ne fut à celle d'Hérode.

Enfin, fatigué, éreinté, abîmé, Jeantet donna la chasse à ce fantôme que l'on avait vu au septentrion, au midi, à l'orient et à l'occident et que jamais il ne pouvait atteindre.

Qui était-il ? d'où venait-il ? où est la mine de cinabre ?

\* \* La plupart des renseignements obtenus jusqu'à présent semblent prouver qu'il existe probablement du cinabre dans le nord de la province, ou, sans doute au delà même de ces limites, dans le territoire de la compagnie de la Baie d'Hudson, mais on en a signalé, aussi vaguement du reste, dans les comtés du sud.

Les légendes sont nombreuses à ce sujet et en voici une, entre autres, qui a été racontée par Montpetit avec le cachet et l'enthousiasme qui caractérisent cet écrivain si sympathique.

Montpetit se trouvait un jour chez Paul, le chef sauvage de Lorette quand, apercevant une bouteille pleine de mercure, il lui en demanda la provenance.

—Voici, dit Paul, ce que Thomas, un de nos sauvages, m'a raconté à ce sujet : " Il faisait la chasse, l'été passé, avec son beau-frère et la femme de ce dernier, dans les profondeurs des comtés de Témiscouata, l'Islet et Montmagny, les anciens terrains de chasse des Hurons, encore assez peuplés d'originaux, de caribous, d'ours et de castors, pour permettre à un homme de capacité d'y gagner sa vie. Comme ils remontaient, par un beau jour du mois d'août, ils s'arrêtèrent sur les bords d'un lac où ils avaient remarqué de nombreuses pistes de caribous. Pendant que les hommes couraient la femme préparait la cuisine. L'eau du lac étant vaseuse près de la rive, elle se mit en quête d'une source ou d'un ruisseau. Des sources et des ruisseaux, on en trouve, paraît-il, à tous les deux ou trois arpents dans ces endroits. Elle en eût trouvé dix au besoin, mais elle s'arrêta à la première source qui attira son attention, parce qu'elle *crachait des pois d'argent*. L'eau était claire et courante, elle en prit ce qu'il lui en fallait pour faire sa cuisine, puis, comme elle avait du temps à elle et que, de sitôt, les chasseurs ne reviendraient au camp, elle s'amusa à poursuivre ces gouttelettes brillantes qui se brisaient, s'émiettaient, s'égrenaient d'une façon étrange, puis se réunissaient, s'absorbaient sans se grouper pour former une masse, un poids extraordinaire.

" Elle en recueillit ainsi une quantité assez considérable, avec un plat. Rendue au camp, elle transvasa cette matière dans la bouteille que vous voyez, et qu'elle m'a apportée en arrivant, à titre de curiosité "

On fit des recherches, mais on ne retrouva jamais la source *qui crache des pois d'argent*.

Plusieurs fois des sauvages venant du Nord, ont apporté des échantillons de cinabre. On cite aussi la rivière Vermillon où on en aurait trouvé, paraît-il, et l'on se demande, à ce propos, si justement ce nom n'aurait pas été donné à ce cours d'eau, par suite d'une découverte de ce genre, puisque le vermillon est un sulfure de mercure.

M. Obalsky, ingénieur des mines de la province de Québec, s'exprimait ainsi à ce sujet :